

Pour sa quatrième livraison, Initiales accomplit un nouveau pas de côté en prenant son impulsion non pas à partir d'un artiste ou d'un auteur, comme ce fut le cas pour les trois numéros précédents, mais d'un lieu auquel se sera noué, au début du xx^e siècle, une expérience collective remarquable par sa complexité, sa richesse et sa portée.

À l'automne 1900, quelques adeptes du mouvement germanique de Réforme de la vie (Lebensreform), réunis autour d'Henri Oedenkoven, Ida Hofmann et Gusto Gräser et partageant une même position de critique et de refus des formes de vie produites par la société industrielle, fondèrent, sur la colline de la Monescia, qui surplombe Ascona sur les bords du lac Majeur, une colonie à laquelle ils donnèrent le nom de Monte Verità. Ainsi a-t-on coutume de raconter l'origine d'une histoire qui, sous sa forme primitive, dura une vingtaine d'années et qu'il revient à Harald Szeemann d'avoir exhumée en 1978 – ou, comme on le dit d'un trésor, inventée – à travers l'exposition Monte Verità, Berg der Wahrheit, qui donna à voir pour la première fois ces images de corps dénudés ou vêtus de blanc, d'exercices physiques et de danses en décors naturels, par lesquelles on connaît souvent aujourd'hui Monte Verità.

Entre ces deux dates, entre ce récit des origines et la diffusion de cette imagerie archaïque, se déploient, se nouent et se rassemblent, sur quelques milliers d'hectares (7 000 exactement), les fils et les éléments d'une aventure qui épouse la totalité du xx^e siècle. De cette aventure, une première mesure peut être donnée par le générique de ses protagonistes. Se retrouveront ou se croiseront là, pour des durées et avec des degrés d'engagement variables, les psychologues Otto Gross et Carl Gustav Jung, pionniers de la révolution sexuelle; les danseurs et chorégraphes Rudolf Laban, Mary Wigman et Isadora Duncan, précurseurs de la danse contemporaine; le musicien et compositeur Émile Jaques-Dalcroze, inventeur de la méthode rythmique qui porte son nom; les écrivains Herman Hesse, Thomas Mann et Erich Maria Remarque; les philosophes Martin Buber et Rudolf Steiner; et bien d'autres encore, artistes, anarchistes, libertaires, pacifistes, spiritualistes ou simples curieux. Une seconde mesure peut en être donnée par les multiples places assignées ou assignables à Monte Verità dans l'histoire des idées:

laboratoire en plein air d'expérimentations artistiques, intellectuelles, morales et sociales; emblème d'une expérience communautaire occidentale moderne; berceau de la danse contemporaine, mais aussi plus largement de modes de pensée et formes de vie alternatifs (végétarisme, nudisme, libéralisme, mouvement hippie, décroissance); creuset de l'occultisme et des syncrétismes «new age»; hypostase du nazisme (selon la thèse de Henry Colomer dans son film Monte Verità, la Montagne de la Vérité, 1997) ou encore prémices du tourisme vert et culturel.

Point d'origine et de condensation extraordinaire, Monte Verità tient à la fois de l'omphalos grec et de l'aleph borgésien. Comme le premier, qui, dans la mythologie grecque, désigne une pierre oblongue censée marquer le centre du monde, l'expérience de Monte Verità est l'un des centres névralgiques et l'une des pierres d'ancrage de notre modernité. Comme le second qui, dans la nouvelle éponyme de Borges, est «un des points de l'espace qui contient tous les points», Monte Verità concentre une multiplicité d'expériences et de trajectoires remarquables.

De là procède la complexité d'une aventure qui, résolument polysémique et polyphonique, ne se laisse jamais réduire en un seul récit ni rabattre sur un seul sens. De là aussi sa dimension mythique, accentuée par l'unité réduite de temps et de lieu qui l'informe, ainsi que par la prégnance des motifs proprement mythiques de l'origine, de la pureté et de l'immédiat. C'est ce dernier aspect qui fait l'écart fondamental entre l'expérience Monte Verità et la pensée d'une communauté négative, «inavouable», «désœuvrée» ou «désavouée», telle qu'elle se déploie dans et autour des œuvres en dialogue de Maurice Blanchot et Jean-Luc Nancy, selon lesquelles toute conception mythique de la communauté, en Occident à partir du xx^e siècle, serait invalidée par l'usage qui fut le sien dans l'idéologie nazie¹.

Reste pour nous aujourd'hui une expérience qui, dans son ambivalence et sa complexité même, par les similitudes entre son contexte historique et le nôtre, sa dimension de fait total, son énergie expérimentale et collective, l'oblitération enfin dont elle est l'objet dans l'histoire et la pensée françaises, colle au plus près de la vocation d'Initiales à traquer le contemporain dans les strates du temps historique.

1. J'y reviens ici page 57. Voir aussi Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *Le Mythe nazi*, Paris, Éditions de l'Aube, 1991; réédition Ed. de l'Aube/Poche Essais, 2005.